



nouveauté

ROBERT SCHUMANN

1810-1856

Spanisches Liederspiel op. 74 (a). Minnespiel op. 101 (b). Spanische Liebeslieder op. 138 (c).

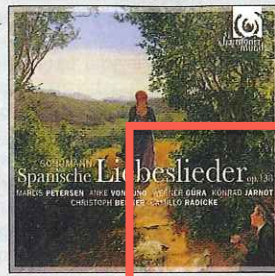
Marlis Petersen (soprano),
Anke Vondung (mezzo-soprano),
Werner Güra (ténor),
Konrad Jarnot (baryton-basse),
Christophe Berner (a, c),
Camillo Radicke (b, c) (piano).
Harmonia Mundi HMC902050.
Ø 2009. TT : 1 h 09'.

TECHNIQUE : 8,5/10

Image sonore homogène et très transparente, avec un bel équilibre spectral. Très beau piano.

PLAGE 3 DE NOTRE CD

Les recueils à quatre voix de Schumann réunis en un seul CD : un bonheur en soi. Au service de ces trois opus délicats partagés entre solos, duos et quatuors, un chant juvénile, distillé au petit point, accordé à deux pianistes en parfaite symbiose. Le pré carré du lied est visité trop souvent par des chanteurs d'opéra égocentriques ou des récitalistes anémiques pour qu'on ne se rejouisse pas de la savante ingénuité de ces voix déjà saluées pour de formidables *Liebeslieder-Walzer* brahmsiens (*Diapason d'or*, cf. n° 551). La substitution de la mezzo Anke Vondung à Stella Doufexis n'altérant pas la dynamique de l'ensemble ni sa parfaite complicité. Dès le premier de ces recueils de l'année féconde 1849, les interprètes infusent, sans y paraître et dans les pièces les plus légères ou ironiques, cette lumière noire de la mélancolie et de la douleur latente qui en fragilise les élans. Le soprano lumineux rejoint par un ténor adamantin, sans afféteries, inscrit les sauts d'octaves de sa *Melancholie* dans une extraversion



DDD

Blumen ou la romance guitaristique de la basse *Flutenreicher Ebro* (ici un baryton légèrement trop clair) donnent le change sur une insouciance fugace. « Je dois au dehors paraître sereine » : le lied initial si bien énoncé par Marlis Petersen en avait d'emblée marqué l'ambiguïté. Le quatuor conclusif en redit le « sombre éclat ».

Le sentiment intériorisé des poèmes de Rückert fait des *Chanson galantes op. 101* la floraison d'un lyrisme plus intimement germanique, dont chant et piano expriment à merveille la densité. Le *Mein schöner Stern* revient à Werner Güra, extatique, au zénith de cette généreuse heure musicale loin des sentiers battus. Deux quatuors auront permis de vérifier l'équilibre concertant de nos *lieder-sänger*.

Les gravures de l'*Opus. 74*, seul ou couplé avec le second recueil des poèmes renaissants traduits par Geibel, ne manquaient pas. Les deux cahiers espagnols réunis hier sous étiquette *Capriccio* avec le concours de Mitsuko Shirai et de Mariana Lipovsek (1994) puis l'année suivante par Emi (Barbara Bonney et Anne Sofie von Otter) avaient marqué la discographie. Il n'importe, les nouveaux-venus peuvent prétendre à la première place.

Jean Cabourg

écriture souvent très exigeante. Chez les Raphael, la sensibilité des affects et l'intensité naturelle de l'émotion étaient bien une affaire de famille. Rémy Louis

GIOACHINO ROSSINI

1792-1868

★★★★★ **L'Italienne à Alger.**

Lorenzo Regazzo (*Mustafa*),
Ruth Gonzalez (*Elvira*),
Elsa Giannoulidou (*Zulma*),
Giulio Mastrototaro (*Haly*),
Lawrence Brownlee (*Lindoro*),
Marianna Pizzolato (*Isabella*),
Bruno De Simone (*Taddeo*),
Chœur philharmonique d'Etat de Transylvanie de Cluj, *Virtuosi Brunensis*, Alberto Zedda.
Naxos 866028485,
distr. Abeillemusique (2 CD).
Ø 2008. TT : 2 h 16'.

TECHNIQUE : 7/10

DDD



Vous aimez les Rossini distribués avec pertinence ? Celui-ci devrait vous convaincre. Avec une Elvira et une Zulma un peu piquantes de tim-

bre mais qui assurent, un Haly qui, stylistiquement, en remonterait à beaucoup, un Taddeo efficace, et discipliné – il est vrai qu'à la baguette, un expert, Alberto Zedda, veille. Si on a connu basses plus opulentes que Lorenzo Regazzo, le chant est impeccable (la fréquentation de Mozart n'est pas étrangère à cela), vivant, jamais lourd, et les effets théâtraux évitent de prendre le pas sur la musique, même dans la scène des « *pappataci* », où il sait être ridicule avec élégance. Lawrence Brownlee est à coup sûr dans ce répertoire l'un des meilleurs ténors du moment. Son Lindoro jeune, fougueux, viril, vocalise avec insolence et maîtrise sans peine l'aigu ; étourdissant dans son duo avec Mustafa, irrésistible dans le court « *Oh come il cor di giubilo* », il met la salle dans sa poche en un tournemain – les spectateurs du Festival de Wildbad ne ménagent pas leurs applaudissements.

La justesse de Marianna Pizzolato n'est pas idéale, mais le personnage est bien campé : hardie (« *Cruda sorte* »), attendrissante (« *Per lui che adoro* »), rusée, cette Isabella qui berne Mustafa sans en avoir l'air n'a pas froid aux yeux – on l'avait découverte en DVD dans le même rôle, filmée à Pesaro en 2006.

Grand artisan de cette réussite, Alberto Zedda, quatre-vingts ans cette année-là

et en excellente forme. Il confère à la partition tout ce que l'on attend et que l'on aime : un rythme bondissant et soutenu, à l'abri de l'hystérie et de la précipitation, une construction dont la fermeté n'exclut pas la souplesse. De la classe, de l'esprit, du dynamisme : admirateur de l'œuvre et du compositeur, Stendhal eût été ravi.

Michel Parouty

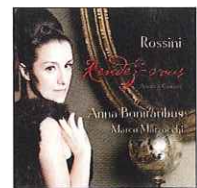
★★★★★ « Un rendez-vous ».

Vingt-trois ariette et canzoni.

Anna Bonitatibus (mezzo-soprano),
Marco Mazzochi (piano).
RCA 88697705322, distr. Sony.
Ø 2009. TT : 1 h 02'.

TECHNIQUE : 7/10

DDD



Les mélodies de Rossini : un inépuisable filon, et une panoplie de baumes pour la voix, de pièces et de piécettes flatteuses (la plus brève, *Hai la sottana*, ne dure guère plus de vingt secondes). On connaît Anna Bonitatibus à Paris par l'incandescent Cherubino qu'elle incarna au Théâtre des Champs-Élysées et par divers enregis-